

ANATOLE

La gare de Mélancoly semblait morte sous les premières neiges de ce triste hiver.

Seuls, deux employés totalement désœuvrés erraient pitoyablement sur le quai.

Ma valise à la main, je pris sans entrain le chemin de la maison de mes grands-parents.

J'étais venu ici, il y avait de cela fort longtemps. Je n'étais alors qu'un gamin, insouciant, passant ses vacances d'été chez Pépé et Mémé, fouillant inlassablement tous les coins et recoins de Mélancoly à la recherche de je ne sais plus quels trésors imaginaires. Dans ce village, je connaissais tout et tout le monde.

Ces lieux me semblaient à présent étrangers, inconnus, plus vastes et plus mornes que l'ennui. La neige et le froid glaçaient mes pensées. J'essayais, mais en vain, de me rappeler la rue, la place, ou ces maisons plantées là devant moi. L'une d'elles était l'Hôtel de Ville. Je pus le discerner, malgré l'inscription rongée par le temps, grâce au drapeau qu'on eût dit amidonné. Lui seul changeait, par quelques traits de couleurs, la nature et l'esthétique de la bâtisse.

Tournant rapidement les talons, je me dirigeai d'un pas pressé vers le café dont j'apercevais de loin l'enseigne. Durant les quelques mètres qui me séparaient du mastroquet, j'imaginai qu'en poussant la porte j'entendrais à coup sûr le son d'une clochette, heurtée par le bois, laissant vibrer dans une salle à moitié vide son tintement monotone.

La main sur la poignée, j'hésitai un court instant, puis j'entrai. La clochette prévint lugubrement de mon arrivée.

Planté sur le seuil, j'examinai la salle. Elle était longue, et haute de plafond. Dans sa largeur, on comptait trois tables, mais beaucoup plus dans sa longueur. Le bar, à ma droite, gisait là, immense et froid. Rien ne l'égayait hormis deux ou trois bouteilles poussiéreuses abandonnées par-ci, par-là, sur des étagères décolorées. Dans les encoignures, quelques toiles d'araignées géantes, déchirées et frémissantes formaient tapisserie de soie triste.

Que ce lieu était sinistre! Me trouvais-je au bout du monde?

Je descendis la marche qui me séparait du sol de terre battue, pour aller m'asseoir au beau milieu de la pièce près du poêle à charbon.

La clochette n'avait tinté que pour moi, car j'étais le seul client, et personne ne venait.

Je n'osais pas lever la tête et regarder céans tant cet endroit me donnait le cafard.

Quelles sortes de gens pouvaient vivre dans un pareil état de morosité? A quelles pensées et à quels troubles cela amenait-il?

J'étais las du voyage et ma fatigue supportait très bien cet état de choses. Mon caractère s'accommodait agréablement de mon discernement du moment, et c'est peut-être pour cette raison que je restais cloué sur ma chaise.

Non loin, j'entendis des pas, puis, bientôt, levant timidement les yeux, j'aperçus une silhouette falote, désuète et rustique. Un homme sans âge, au regard enflammé d'une morne lassitude, s'approcha de moi. Il était vêtu d'un chandail gris sale et d'un pantalon de velours noir à grosses côtes. Ses cheveux étaient blancs mais aucune ride n'altérait son visage. On eut dit qu'il sortait tout droit d'une mauvaise copie de film de Pagnol.

Il me demanda: « Je vous sers? ». Je lui commandai un café. Notre conversation s'en tint à cela.

Au dehors, la neige, comme un ballet délicat, dansait devant mes yeux fatigués. Le matin n'avait que l'apparence d'un début de journée. Tout le ciel couvert m'empêchait de deviner l'heure approximative. Neigerait-il tout le temps de mon séjour? J'aime la neige...j'aurais voulu voir pousser des montagnes...se creuser des vallées...mais, à Mélancoly, la platitude du paysage me rendait amorphe.

Mon café parcourut adroitement le labyrinthe des tables et des chaises, et me parvint vainqueur et fumant. Je pris à deux mains la tasse qui réchauffa mes doigts engourdis. Je bus, payai, puis sortis sans dire un mot. Je vidai à moi seul cette salle sans âme.

J'étais à nouveau dehors, ne sachant où diriger mes pas. Aurais-je dû demander mon chemin à cet homme? Je n'y avais pas songé. Quelque chose m'en avait empêché. Peut-être le manque de sympathie...la sympathie, ce mal dont nous souffrons parfois de ne pouvoir l'accorder aux autres. De toute façon, maintenant que le premier abord m'était apparu comme désagréable, il m'était bien difficile d'espérer en faire usage.

Le vent sifflait, lourd et puissant. J'allais droit devant moi, désireux de rencontrer sur mon chemin un guide précieux.

Mon désir prit forme en la personne d'un employé de la Ville, du moins estimai-je sa fonction en raison de sa casquette et de son bleu de travail. Il était occupé à déblayer l'entrée d'une ruelle à l'aide d'une énorme pelle.

Il me tournait le dos. Lui tapotant l'épaule, je lui dis: « Pardon, Monsieur... ». Se retournant brusquement, sans doute effrayé de ne m'avoir pas entendu venir, il me regarda fixement, la bouche entrouverte. Ses yeux reflétaient une lueur pâle, mais un regard franc jaillissait de ses prunelles. Moi-même, je restai un court instant muet, sans comprendre notre mutuel effarement. Puis, reprenant mes esprits, je le priai de bien vouloir m'excuser et lui demandai s'il pouvait m'indiquer mon chemin. Il trouva lui aussi un mot d'excuse, et, presque gêné, se proposa pour m'accompagner car, disait-il, la maison, par mauvais temps, était difficile d'accès.

En quelques secondes, ma vision de ce monde pitoyable bascula vers un compromis positif: l'antipathie caractérielle que j'éprouvais jusqu'à présent n'était qu'un leurre. Il y avait, quelque part dans Mélancoly, un soupçon de sympathie.

Je n'eus pas à entamer malgré moi une maigre discussion pour meubler le temps du trajet. « Vous n'êtes jamais venu ici, me demanda-t-il? ». Sa voix me reconfortait. Je n'aurais pas désiré parler. L'entendre m'eut suffi. Mais...mon enfance, mes grands-parents, la maison, l'héritage...tout y passa sans que je m'en rendis vraiment compte.

Nous marchions depuis dix minutes lorsque nous arrivâmes près du Calvaire. Le chemin se dessinait maintenant en fourche, et, quelles que soient leurs

destinations, ses branches ne semblaient mener nulle part.

Nous nous arrêâmes face à une pierre commémorative, et, dans un délire gestuel, il me narra succinctement son morceau d'anthologie. « Pour la commune, dit-il, ce fut une sorte de miracle ou de sainte annonciation. »

« L'histoire remonte à la dernière guerre mondiale. Les terrains et les bois grouillaient à cette époque de maquisards indénichables. Ce qui chiffonnait évidemment les allemands cantonnés au village. Ces messieurs, souhaitant en finir une fois pour toutes avec ces terroristes invisibles, et non moins néfastes, décidèrent une expédition punitive. Le seul chemin allant au maquis passait au lieu-dit du Calvaire. Les allemands, prudents, avançaient mètre par mètre, fouillant et ratissant chaque pouce de cette terre ennemie, le brouillard et le fouillis de branchages ne facilitant en rien leur recherche si minutieuse fût-elle. Soudain, à une dizaine de mètres de la Sainte-Croix, le groupe de tête s'arrêta, croyant apercevoir un homme qui, apparemment, montait une garde vigilante. N'y voyant que très peu, dans cette nuit sans lune, ils prirent la croix du Calvaire pour une sentinelle ennemie et crurent avoir enfin atteint les limites du territoire terroriste. »

« C'est à ce moment que la réalité et la légende se confondent. S'agissait-il d'un ordre de feu lancé dans l'impétuosité de l'instant, ou simplement d'une fâcheuse maladresse, toujours est-il qu'un coup de fusil claqua dans le silence du petit matin tranquille, alertant aussitôt toute la faune maquisarde qui se mit sur le pied de guerre, encerclant à son tour l'ennemi...tel est pris qui...l'arroseur arrosé...etc. »

« L'histoire est en perpétuel renouvellement, et la religion s'est emparé de la chose, ayant fait fleurir depuis ce temps un engouement très vif pour le culte

du miracle, sans pour autant qu'on lui en rende hommage. »

« De toute façon, me dit-il, cela fait au moins un sujet de conversation sur lequel les gens du village tombent toujours d'accord, allant jusqu'à s'en enorgueillir, comme fait de guerre exceptionnel, bien qu'aucun d'eux n'y a participé ni perdu une âme. »

Je lui demandai alors qui étaient ces hommes des bois. « Les forestiers, les bûcherons, les frondeurs - il entendait par là les braconniers - même des parisiens, s'écria-t-il ! »

Dans sa voix, quelque chose de brûlant crachait des mots enflammés à l'égard des villageois. Je ne comprenais pas toujours le sens de ses paroles ni la raison de ses violentes diatribes. A vrai dire, peu m'importaient ses écarts de langage. Il y avait en lui du profond, du vécu. Il me donnait tout en vrac, le bon comme le mauvais. Je m'attachais à lui.

Nous parlions depuis moins de trente minutes, que déjà, j'avais envie de le tutoyer, mais sans pour autant oser le faire. La chaleur humaine qu'il dégageait était une source de bien-être pour mon coeur refroidi au contact de l'apathie quotidienne de la banlieue parisienne.

Pas de métaphores chez cet homme sincère. Ses images brutales fusaient, difficiles à éviter. Je pliais sous le mitraillage, lui avouant ne pas tout comprendre de ses propos et de cette rancoeur dont il gratifiait les gens du village. Après un « Tas d'ordures ! » et un tout aussi saisissant « Fumiers ! », il arrêta le tir, me désignant du doigt la droite. Nous reprîmes notre marche. Tête baissée, il marmonnait.

Après un long soupir, qu'aurait pu lancer un coureur de fond terminant une épreuve, il réprimanda son éloquente verbosité, promettant de m'expliquer les raisons d'une telle aigreur quant aux autres.

Son état de balayeur m'étonnait. Il avait en son parler un riche vocabulaire et une érudition d'élève consciencieux. Aussi, je lui demandai le pourquoi de son métier qui, s'il n'avait rien de dégradant, n'était assurément pas en rapport avec ses capacités probables. « Le pourquoi réside en ce que je vous dois d'explications sur mon emportement d'il y a quelques instants, me répondit-il sèchement ! »

La marche devenait de plus en plus pénible sur un chemin de plus en plus escarpé.

Un vague souvenir me prévint de notre arrivée imminente à la maison.

La neige redessinait le décor naturel, gonflant les formes, arrondissant les angles. Je ne voyais autour de moi qu'un édredon immaculé étalé sur un lit de charbon, tableau qui se révéla d'une touche formelle tant je pensais à Goethe affirmant à la vue d'un tel paysage: « La neige est une pureté menteuse. »

Nous longions la grille du jardin quand il me dit devoir retourner à son travail. Je lui fis promettre, avant que l'on se quitte, de me raconter plus en détail ce dont il avait été question un peu plus tôt. « Oh, ce n'est rien de bien passionnant, me rétorqua-t-il, s'en retournant après m'avoir serré la main... »

Je ne connaissais même pas son nom. Après tout, quelle importance, puisque nous avons échangé nos sympathies.

Je poussai la porte de la maison, et l'humidité pénétra mon corps tout entier. Violant cet espace étranger, trop loin enfoui dans ma mémoire pour m'en souvenir vraiment, je voguai quelques instants parmi les restes d'une vie sans réel bonheur - mais ceci est une tout autre histoire - me cognant à des meubles inconnus dans l'espoir d'atteindre au plus vite une fenêtre qui m'apporterait le jour. Ayant redécouvert l'endroit, je pris position dans la grande

salle du bas, y installant un lit de fortune près de l'immense cheminée.

Il me fallait à présent redescendre au village pour y rencontrer le notaire, et faire quelques achats en vue d'un séjour que je pressentais très court.

Chaussé de bottes fourrées et couvert d'un épais manteau, j'affrontais de nouveau la froidure hivernale.

Je n'avais pas fait cent pas qu'une boule de poils mouvante manqua de peu de me faire tomber en se jetant tout de bon dans mes jambes, et c'est par je ne sais quelle circonstance heureuse qu'une branche bienvenue, à laquelle je m'accrochai in extremis, m'évita la bûche à laquelle j'étais, semblait-il, destiné.

La boule de poils - engeance canine! - ne devait pas mesurer plus de quarante centimètres de long sur une vingtaine de haut. Je m'accroupis, et il me sauta dessus, me léchant comme du bon pain. Tout jeune et tout fou, il sautillait, frémissait, bavait, aboyait...il était exubérant, tant et si bien que je crus reconnaître en lui un ami perdu de vue depuis très longtemps, m'exprimant comme il se doit sa joie de me retrouver.

Après le chien, sa maîtresse, à son tour, faillit me renverser. Décidément, il devait s'agir d'une coutume locale! Cette jeune et fort mignonne personne, tout en sermonnant l'animal, me remercia d'avoir su retenir son compagnon, lui évitant de dévaler la pente jusqu'au village. Je lui répondis que ce n'était pas grand-chose, et que, à l'avenir, elle ferait mieux de le tenir dans ses bras, ou de lui acheter une laisse, pour ne point être obligée de lui courir sans cesse après. Du haut de ses dix ans, elle me dit être trop petite et trop faible pour le porter dans ses bras, et que les lisses ne sont pas faites pour les chiens, et

surtout pas, protesta-t-elle énergiquement, pour le sien!

J'avais à nouveau une compagnie de route. Comme nous passions près du Calvaire, je lui demandai si ce que l'on racontait à son sujet était vrai. Sa réponse fut qu'il fallait être grand pour croire à ces bêtises. A première vue, les contes ne l'intéressaient pas. Par contre, son esprit basement matérialiste ajouta qu'il aurait mieux valu planter des poteaux indiquant le chemin des maisons perdues tout là-haut!

Maintenant que je connaissais l'itinéraire, la marche me semblait moins difficile et moins longue, d'autant plus que cette charmante gamine savait m'intéresser à sa dissertation sur les poupées. Je n'en éprouvais que plus de joie à l'idée d'avoir acquis la sympathie de deux indigènes...la brousse m'écartait ses lianes.

C'est au carrefour de la mairie que nous nous quittâmes. Au revoir, petite fée...

J'allai directement chez Maître Rondeau en espérant conclure rapidement cette affaire qui m'avait amené malgré moi en ce triste endroit. Notre entrevue fut brève car certains documents indispensables au legs de la maison manquaient. Ce contretemps m'amenait donc à rester quelques jours sur place, le notaire me promettant, avec un sourire aimable mais contenu, l'obtention des papiers manquant dans les soixante-douze heures. Nonobstant ma souche parisienne, il maugréa quelque peu contre la mauvaise structure des services compétents de la capitale. Selon lui, chaque parisien était bien entendu responsable des lenteurs administratives.

Quelques minutes plus tard, je repassai devant l'Hôtel de Ville, l'âme en peine de me savoir bloqué à Mélancoly, lorsque j'aperçus, émergeant d'un soubassement architectural, la tête de mon homme de peine qui, ayant abandonné son énorme pelle, balayait à présent la neige amassée sur le perron de la mairie.

Je lui fis un signe, et m'approchai de lui. Devant son air surpris, je lui expliquai aussitôt la raison de ma présence au village, et lui proposai de venir avec moi rincer mon amertume dans l'unique bistrot du cru. C'est avec grande réserve qu'il accepta, car il n'aimait pas beaucoup les contacts avec ceux qu'il appelait « la fine flore du village ».

« Nous nous tiendrons à l'écart, lui dis-je, et puis, vous devez m'accompagner, car votre promesse faisant foi vous me devez une explication, et je ne vous lâcherai pas tant que vous n'aurez pas éclairé ma lanterne. »

Le café s'était humanisé, quoique le terme soit fort pour illustrer le silence total qui se fit lorsque nous entrâmes.

Un fond de salle obscur déterminait la direction de nos pas.

Sur notre passage, des chuchotements indignés se mêlaient à des bruits de chaises nerveusement déplacées, le tout accompagné de tousotements phtisiques.

Parvenus à la table la plus isolée, nous nous assîmes face à face, ignorant les autres clients qui, eux, nous observaient insolemment.

Les doigts de mon compagnon dessinaient sur le formica de la table des formes imaginaires, tel certain Euler essayant de décanter quelque formule mystérieuse. Son front se plissait, tendant mille petits vaisseaux, canaux bleus irrigateurs, propagateurs d'une pensée profonde.

- Savez-vous ce qui m'a tant surpris lors de notre rencontre?

Cette fois, ce fut à son tour de me surprendre, tant je m'attendais peu à cette intervention soudaine.

- Non, je ne sais pas.

- Votre interpellation...une note mélodieuse sur un piano désaccordé.

- Quelle note?...Quel mot?

- Je vous laisse deviner le surnom que l'on m'attribue ici...

- Un surnom?...S'agit-il d'un quelibet?

- Oui.

- Je ne vois pas.

- « La poubelle »...mais, étant donnée la tendance actuelle qu'a la jeunesse à systématiquement abrégé tout ce qui lui tombe sur la langue, je suis plus poétiquement pour certains « la poub ».

- Je ne comprends pas.

- C'est simple...personne avant vous ne m'avait jamais appelé « Monsieur », jamais. Il est donc normal, mettez-vous à ma place, que j'en aie été surpris, et même plus, stupéfait.

- Vous plaisantez!

- Mais non...non...vous êtes le premier à m'avoir appelé « Monsieur » tout simplement parce que vous êtes la première personne qui s'intéresse à moi...« la poubelle »...« la poub »... Vous savez, c'est un tout petit village, ici, il passe peu de gens...et ceux qui passent, ma foi, ne me voient pas.

- Mais, vos parents et amis vous surnomment-ils aussi de la sorte?

- Vous m'avez semblé désireux de me connaître, eh bien, c'est à cette question, à elle seule que tout tient, puisque je n'ai plus de parents et pas d'amis. Et quand je dis « parents », je ne parle que d'une unique personne, car seule ma mère m'a élevé, et la haine que je porte à ces gens qui nous entourent est